

Il n'en fut tiré que par une vague, plus grosse, poussée par le vent dont la violence ne diminuait pas et qui déferla sur lui en le couvrant tout entier. Il se releva, se traîna plus loin.

La roche était absolument nue. Rien qu'une masse de pierres lisses et glissantes bizarrement découpées, présentant l'image d'une sorte d'éboulement, avec ses cavernes, ses boyaux, ses abîmes, ses ressauts de terrain, ses crêtes et ses colonnes, sur une surface qui ne dépassait guère un hectare.

Jordanet choisit une place de laquelle il pouvait, à peu près, distinguer ce qui se passait en avant de lui, à sa gauche et à sa droite, guettant le bateau monté que Mascarot devait amener à son secours dans la direction de la Pointe-Rouge.

Il resta là longtemps, transi, ne bougeant pas. Il essaya de voir ou de sentir l'heure à sa montre. Était-il en avance ? Était-il en retard ? Sa montre était arrêtée.

Il calcula, après réflexion, qu'il devait être tout près de minuit. C'était l'heure convenue.

Mascarot ne pouvait plus se faire attendre. Les minutes lui paraissaient interminables. A peine cinq ou six s'écoulèrent et il lui sembla que depuis des heures il patientait.

Alors, craignant de laisser passer la barque sans l'apercevoir, il fit le tour de l'îlot, mais sans rien remarquer. Il s'assit de nouveau, les yeux fixés le plus loin qu'il pouvait voir.

À cet instant, le vent s'abatit brusquement, comme il arrive souvent en ce pays, et aussitôt, le chenal, garanti par la ceinture des roches de corail contre les lames déferlant de la haute mer, le chenal redevint tranquille, presque comme un beau et large fleuve.

La nuit était étouffante. Les milliards et les milliards d'animalcules phosphorescents épanchés sur la surface des eaux redoublaient de lumière ; tous ces diamants s'allumaient comme pour une fête.

L'oreille aux écoutes, l'œil au guet, Jordanet concentra toute son attention. Dans ce calme survenu tout à coup, il avait cru entendre un bruit de rames.

Était-ce le canot de ronde, faisant sa tournée habituelle ? Était-ce la barque montée par Mascarot ? Était-ce un nouveau danger ? ou bien le salut ?

Son cœur battait avec force. Dans l'incertitude de ce qui allait survenir, le forçat se coucha dans une anfractuosité, ne soulevant que sa tête au ras des roches ; il pouvait voir mais ne pouvait être vu.

Le bruit des rames frappant la mer se renouvela. C'était bien un canot. Ce bruit pour la troisième fois, se fit entendre plus rapproché. Plus de doute ! Mais pourtant Jordanet ne se montra pas. Il ne voyait rien encore. Et il venait de découvrir que ce bruit de rames arrivait de la falaise, comme si le canot avait été détaché de la côte pour accourir à son secours.

Or, ce n'était pas de ce côté-là qu'il guettait et attendait. Le yacht de Savenay devait être caché dans une anse, derrière les récifs, et c'était des récifs de corail que la barque de Mascarot devait venir. De là devait surgir le salut. De la côte, au contraire, tous les dangers étaient à craindre.

—C'est le canot de ronde, alors ! murmura l'évadé.

Il se trompait. C'était une petite embarcation montée par deux hommes seulement.

Elle se dirigeait droit vers la masse rocheuse où Jordanet se tenait caché, mais elle était trop loin encore pour que le forçat pût distinguer quels étaient les deux hommes qui la montaient. Il se recula en rampant, et alla plus loin se cacher dans l'intérieur, sous une roche creuse où l'obscurité était complète.

On pouvait cent fois passer près de lui à le toucher qu'on n'eût point deviné sa présence.

Il entendit bientôt la barque qui accostait. Les deux hommes la tirèrent sur la rive, l'amarrèrent à une roche dans la crainte qu'un coup de vent ne l'enlevât. Jordanet les entendit causer :

—Quelle heure est-il ? fit une voix.

Jordanet tressaillit. Il avait cru reconnaître la voix du surveillant Jacquemin. Une autre voix répondit :

—Minuit ! Nous ne sommes pas en retard. C'est à minuit qu'il doit quitter la Pointe-Rouge. Ouvrons l'œil !

Et Jordanet avait tressailli de nouveau, car il venait de reconnaître la voix de Mascarot. Étaient-ils là tous deux pour le sauver, ou pour le perdre ?

Un bruit léger, mais caractéristique, sembla répondre, à la question anxieuse que Jordanet, dans son angoisse se posait. Un des hommes venait de charger son fusil.

—Tiens ! tiens ! se dit l'évadé, est-ce que cette cartouche me serait destinée ?

Puis tout se tint tranquille. Les deux hommes veillaient sans doute, les yeux sur la mer, guettant l'arrivée du forçat.

Jordanet sortit de sa cachette, se traîna le long de la roche humide, et arrivé derrière un monolithe qui semblait un fût de colonne brisée, lentement il se releva, faisant corps avec la pierre. Il pencha la tête. Il n'était pas à plus de dix mètres des deux nouveaux venus.

Debout sur le rivage, ils se détachaient en ombres très noires sur

la phosphorescence de la mer. Il ne se trompait pas. C'était bien Jacquemin et Mascarot.

Jacquemin, l'arme entre les mains, le doigt sur la détente, un peu courbé, interrogeait les lointains par où devait arriver le forçat, par où, du reste, il était arrivé tout à l'heure.

Il ne pouvait plus y avoir de doute sur son intention. Ce n'étaient pas des sauveurs qui se trouvaient là. C'étaient des assassins !

—Ah ! les misérables ! les misérables ! murmura le forçat.

Sa main crispée dans un mouvement de rage serra son couteau. Ce n'était pas à Jacquemin qu'il en voulait. Celui-là faisait son métier en y apportant seulement plus d'âpreté, plus de cruauté qu'il ne l'eût fallu. Donc, à celui-là, il pardonnait.

Mais l'autre ? Il ne le connaissait pas. Pourquoi cette haine, allant jusqu'au meurtre ? Pourquoi cette trahison, allant jusqu'au crime ? On en voulait à sa vie. Donc on le redoutait.

Il revint à la roche creuse, et il ne bougea plus. Le calme était devenu très grand.

De temps en temps Mascarot et Jacquemin échangeaient quelques mots. Comme ils ne se savaient pas surveillés, ils parlaient à haute voix.

Et Jordanet entendait tout ce qu'ils disaient. Il n'y avait plus à en douter : c'était bien un piège que Mascarot lui tendait. Jacquemin, tout à coup, demanda à Mascarot :

—Vous haïsez donc bien cet homme ? Pourquoi ?

—Je ne le hais pas.

—Alors, quelle raison avez-vous de le perdre ?

—Que vous importe ? Je vous ai payé pour que vous m'aidiez. Vous avez accepté. Je n'ai pas à vous renseigner sur les causes mystérieuses qui me font agir.

—C'est juste, dit Jacquemin. Toutefois, je vous ferai remarquer qu'entre nous deux, vis-à-vis de Jordanet, la situation est loin d'être la même ; si je le tue, comme c'est probable, tout à l'heure, lorsque je vais l'apercevoir, personne n'aura rien à me reprocher. Au contraire, j'aurai fait mon devoir et je recevrai des compliments. Vous, monsieur Mascarot, vous aurez, ne vous en déplaît, un bel et un bon assassinat sur la conscience.

—Que cela ne vous préoccupe pas et continuez de veiller.

Le silence se fit entre les deux hommes. Une heure se passa. Ils s'impatientèrent.

—Il aura éventé votre machination, monsieur Mascarot. Plus malin que vous... Il ne voudra pas... Je parie qu'en ce moment il est en train de dormir à poings fermés dans sa case...

—A moins, dit Mascarot, avec un rire sinistre, qu'il n'ait été mangé, dans le trajet, par quelque requin.

—Possible ! possible ! le chenal en est littéralement empoisonné.

Ils se turent derechef. Une heure s'écoula. Les deux hommes avaient donné des signes d'impatience. Pourtant, ils veillaient toujours. Pris au traquenard, sur cet îlot, Jordanet se demandait comment il pourrait se tirer d'affaire.

Mascarot s'était couché sur une roche. Jacquemin seul veillait. Deux heures, trois heures se passèrent encore. Toute espérance de voir arriver leur victime devait être perdue.

—Ou il nous a soupçonnés, fit Mascarot, ou il s'est noyé. S'il nous a soupçonnés, il est chez lui, dans sa case, et alors, dans quelques jours, je saurai bien le décider de nouveau ; s'il s'est noyé, c'est une balle économisée pour vous.

—Dans tous les cas, il me semble que ce que nous avons de mieux à faire est de regagner la côte. Là, peut-être, nous aurons quelques éclaircissements sur ce qui s'est passé.

—Allons.

Ils détachèrent le canot et bientôt disparurent au loin. Jordanet s'était avancé en rampant jusqu'après d'eux et les vit faire leurs préparatifs de départ.

C'était un danger, un danger terrible de moins. Mais qu'allait-il devenir ? Comment allait-il sortir de cet îlot ?

Il restait anéanti. Ces ennemis invisibles, dont il ne comprenait pas la haine, le décourageaient dans ses projets de fuite. Parfois il se disait :

—Ils sont plus forts que moi. A quoi bon lutter ? Ne vaudrait-il pas mieux rester tranquille à Bourail ?

Mais ce découragement, c'était une lâcheté. La pensée de l'injustice dont il était victime, le souvenir de sa femme, de ses enfants, le remontait bientôt.

Il n'avait qu'une ressource, s'il ne voulait pas mourir de faim, de soif, dans ces roches nues du chenal. C'était de se remettre à la nage, de regagner la côte.

Pour cela, pas une minute à perdre. La nuit touchait à sa fin. Dans ces pays, pas de crépuscule. La nuit tombe brusquement. Le matin, la nuit disparaît et le soleil luit, et la nature est inondée de lumière, et cela presque sans transition, en quelques minutes, sans aube, sans cette heure indécise et charmante où la nuit et le jour paraissent lutter ensemble à qui des deux l'emportera.

Déjà, il redescendait vers le rivage, déjà, prêt à se jeter à la nage,